

batale, que le prélat prétendait vendre un prix trop élevé. Le moine voulant l'acheter au rabais, se rendit au pays de Galles et se fit bénir par l'évêque de Landalff, qui se montra plus accommodant. Une plainte fut aussitôt portée contre l'abbé au métropolitain de Cantorbéry, qui condamna le religieux à payer une seconde bénédiction à son diocésain.

Néanmoins, tout en rendant cette sentence, l'archevêque de Cantorbéry s'écria : « Les abbés sont bien lâches ou bien » misérables, puisque pour une once d'or par an ils pourraient » anéantir la puissance des évêques, et obtenir du pape une » entière indépendance ! » En effet, la simonie était poussée si loin à la cour de Rome, que les moines français, et principalement les abbés réguliers, obtenaient pour de l'argent toutes les dispenses imaginables, et achetaient même le droit de dissiper les richesses de leurs monastères dans de honteuses débauches.

Alexandre avait consolidé sa puissance depuis la déroute de Frédéric ; il gouvernait l'Église sans que l'antipape songeât seulement à l'inquiéter ; et la plus grande partie des cités lombardes reconnaissaient son autorité. Une seule ville avait eu à repousser les attaques des ennemis du saint-siège, c'était Alexandria, nouvellement bâtie par les Milanais en l'honneur du pape ; mais les Allemands n'avaient recueilli que la honte d'une défaite, et Alexandria était sortie triomphante de la lutte. Par reconnaissance, le saint-père l'érigea en évêché.

Frédéric voulut reprendre une revanche, et après avoir réparé les pertes qu'il avait faites, il rentra en Italie pour la cinquième fois à la tête d'une nombreuse armée. Il poussa une



pointe sur le Milanais, ravagea les terres de cette province et mit tout à feu et à sang. Avec la même rapidité les états confédérés réunirent leurs troupes, marchèrent à sa rencontre et lui livrèrent une furieuse bataille dans laquelle les Allemands furent taillés en pièces ; l'empereur lui-même eut son cheval tué sous lui, et parvint à grand'peine à s'échapper de la mêlée. Cette dernière victoire devint fatale à l'empire et exalta au plus haut point l'orgueil de l'Église romaine.

Heis dit que l'empereur fut accablé par ce nouvel échec. « Étant accoutumé de vaincre et de régner au milieu des lauriers, ajoute l'historien allemand, Frédéric, dont le caractère était indomptable, se vit d'un seul coup contraint de fléchir devant la nécessité et d'abandonner un parti qu'il avait soutenu pendant seize années contre toute la chrétienté. Mais ce qui ajoutait encore à son humiliation, c'était de voir la plupart des princes d'Allemagne se séparer de sa cause pour embrasser les intérêts du souverain pontife. Le puissant duc de Saxe et de Bavière, poussé par Alexandre, qui l'engageait à envahir l'Allemagne pour en faire sa conquête, se montrait l'un de ses plus ardents ennemis. Frédéric qui connaissait tous les plans de ses adversaires, voyait bien que sa ruine était imminente ; non-seulement ses armées étaient détruites, mais encore le prince Henri, son fils aîné, qui commandait sa flotte contre les Vénitiens, venait d'être battu par les généraux de la république ; tous ses vaisseaux avaient été capturés et lui-même avait été fait prisonnier. »

Néanmoins, Frédéric attendit que ses généraux eussent obtenu quelques avantages pour entamer des négociations



avec le saint-siège; et il choisit pour ambassadeurs le métropolitain de Mayence, celui de Magdebourg et l'évêque de Worms, auxquels il donna ses pleins pouvoirs pour conclure une paix définitive entre l'Église et l'empire. Ceux-ci se rendirent à Anagni, résidence du pape, où ils furent accueillis avec de grandes démonstrations de joie. « Nous vous attendions depuis longtemps, mes frères, leur dit Alexandre » en les voyant entrer, et nous éprouvons une douce satisfaction de votre arrivée; car nous ne pouvions attendre en ce monde une nouvelle plus agréable que celle de la paix entre l'autel et le trône. Si les intentions de votre souverain sont sincères, nous le reconnâmes pour le plus grand des princes de la terre. Mais afin que notre union soit durable, il faut qu'il donne aussi la paix à nos alliés, principalement au roi de Sicile, aux Lombards et à l'empereur de Constantinople. »

Pendant que les ambassadeurs allemands traitaient avec le pontife, Frédéric continuait à guerroyer contre les villes confédérées; il remporta même une grande victoire qui lui fit espérer de rétablir ses affaires par la force des armes, et le déterminâ à suspendre immédiatement les pourparlers qui avaient lieu entre ses envoyés et le saint-père. Les prélats, qui déjà étaient gagnés à la cause d'Alexandre, voulurent représenter au prince que cette rupture pouvait soulever un mécontentement universel contre lui; et comme il leur répondit que sa résolution était inébranlable, ils lui déclarèrent qu'il ne leur restait plus qu'à se retirer dans leurs diocèses, d'où ils l'assisteraient de leurs conseils comme ils le lui avaient juré; mais que son pouvoir s'étendant seule-





Alexandre III et Barberousse

Imp. Drouard, r. du Fouare, 11. Paris.



ment sur les choses temporelles, ils étaient déterminés pour sauver leurs âmes à reconnaître le pape Alexandre comme véritable chef de l'Église. Frédéric, qui redoutait les conséquences d'une semblable détermination, parut enfin céder à leurs instances, et leur dit « qu'il était juste qu'un roi se » conformât aux sentiments de ses ministres et des princes » de l'empire. » En effet, dès le lendemain il se rendit à Venise pour conclure définitivement la paix avec le pontife, et surtout pour obtenir la liberté de son fils.

Fortunatus Ulmus rapporte en ces termes l'humiliant cérémonial auquel le prince fut obligé de se soumettre : « Lorsque » l'empereur arriva en présence du pape, dit l'historien, il se » dépouilla de son manteau impérial et se mit à deux genoux, » la poitrine touchant la terre ; Alexandre s'avança et lui posa » le pied sur le cou, pendant que les cardinaux entonnaient » d'une voix retentissante ces paroles du Psalmiste : Tu marcheras sur le basilic, et tu écraseras le lion et le dragon. — » Frédéric s'écria : Pontife, cette prédiction a été faite pour » saint Pierre et non pour toi ! — Tu mens, répliqua Alexandre, » ceci est écrit pour l'Apôtre et pour moi. » Et appuyant de tout le poids de son corps sur le cou du prince, il le força au silence ; ensuite il lui permit de se relever et lui donna sa bénédiction. Après quoi l'assemblée entière entonna le Te Deum.

La paix fut conclue et signée le soir même ; le lendemain Alexandre célébra à Saint-Marc une messe solennelle, où Frédéric, une verge à la main, fit la fonction d'huissier, précédant le saint-père et faisant écarter les laïques. Il demeura debout dans le chœur avec les prélats et le clergé allemands, qui chantèrent l'office. À l'Évangile, le pape



monta sur le jubé, prononça un sermon sur la concorde qui était rétablie entre les deux puissances, en faisant ressortir avec orgueil la prédominance du glaive de saint Pierre sur celui de César. Après le sermon, l'empereur vint avec toute sa suite se prosterner devant le pape et lui baiser les pieds; enfin, lorsque la messe fut terminée, le saint-père monta à cheval pour retourner à son palais, et Frédéric le conduisit à pied tenant son cheval par la bride.

Six jours après, la paix fut jurée solennellement dans la grande salle du palais des doges. Le pape présidait l'assemblée; il était placé sur un trône au-dessus des évêques et des cardinaux, le prince à sa droite. Il prononça un long discours dans lequel il témoignait la joie qu'il éprouvait de la conversion de l'empereur, et déclarait qu'il le recevait dans le sein de l'Église, à bras ouverts, comme son cher fils. Frédéric, à son tour, se leva de son siège, ôta son manteau impérial, et déclara hautement qu'il reconnaissait avoir été égaré par des conseillers perfides, et qu'il s'accusait d'avoir persécuté l'Église en croyant la défendre; il remercia Dieu de l'avoir retiré de cette erreur, et jura qu'il abandonnait le schisme, qu'il reconnaissait Alexandre comme pontife légitime, et qu'il rendait la paix au roi de Sicile et aux peuples lombards.

On apporta les saints Évangiles, des reliques, un morceau de la vraie croix; et, par ordre de l'empereur, Henri, comte de Diesse, fit serment sur l'âme de Frédéric Barbe-rousse qu'il garderait à jamais la paix avec l'Église, qu'il accordait une trêve de quinze ans au roi de Sicile, et une autre de six ans aux villes de la Lombardie: douze princes

de l'empire prêtèrent le même serment. De leur côté, les ambassadeurs de la Sicile et les députés des peuples lombards jurèrent d'observer fidèlement les conditions du traité. Alors le saint-père donna l'absolution à l'empereur et le releva entièrement de l'anathème.

Dans les actes qui rapportent ce fait, il est remarquable que Frédéric ne fut absous que de l'excommunication qu'il avait encourue comme schismatique, et qu'il n'est pas fait mention de sa réhabilitation comme ayant été déposé par le saint-siège.

Après la prestation du serment, les seigneurs allemands vinrent chacun à leur tour abjurer l'hérésie aux pieds du pape et recevoir l'absolution. Alexandre annonça ensuite qu'il tiendrait un concile dans l'église de Saint-Marc, le dimanche de la semaine suivante. Les prélats d'Allemagne et de Lombardie, les cardinaux, l'empereur et le doge, ainsi que les ambassadeurs siciliens, composèrent cette magnifique assemblée: on commença la séance par les prières des litanies et par un discours qui fut prononcé par le saint-père. Après quoi on donna à tous les assistants des cierges allumés, et du haut du jubé le pontife lança une excommunication terrible contre ceux qui dans l'avenir oseraient troubler la paix jurée. Alors tous les cierges furent éteints, et les assistants les jetèrent à leurs pieds en criant: « Ainsi soit-il. »

Telle fut la fin de cette lutte sanglante engagée par l'ambition insatiable d'un empereur et soutenue par l'orgueil indomptable d'un pape. Les peuples, instruments passifs de la tyrannie, venaient de rendre plus lourdes encore les chaînes de l'esclavage!